

LES RAPPORTS DE LA SOCIÉTÉ

ET DE L'INDIVIDU

D'APRÈS M. DRAGHICESCO

Sous ce titre, *Du rôle de l'individu dans le déterminisme social*, M. Draghicesco, docteur de l'Université de Paris et professeur à l'Université de Bucarest, a étudié les rapports de la société et de l'individu dans un ouvrage intéressant, insuffisamment débrouillé, quelquefois paradoxal ¹. M. Draghicesco est bien au courant des travaux les plus caractéristiques de la sociologie contemporaine et il a cherché, plus ou moins consciemment, à concilier des conceptions tout à fait opposées, celles de Tarde et de Durkheim. En réalité, il les combine plutôt qu'il ne les concilie. Mais son effort est curieux, et il y a profit à le lire.



Le point de départ du livre, dans une Introduction un peu confuse, c'est une critique de la sociologie objective, naturaliste. On a tort, dit-il, de vouloir à tout prix « désubjectiver les phénomènes sociaux ». Parce que le progrès des sciences de la nature a consisté à désubjectiver les phénomènes physiques qui « sont essentiellement non-subjectifs », on veut « naturaliser », et par suite on dénature, des phénomènes qui sont essentiellement subjectifs

1. Paris, Alcan (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*), 1904, 366 pp., in-8. — M. Draghicesco a publié auparavant *Le problème du déterminisme social*, 1903, et ultérieurement des articles de Revues : *Rivista italiana di Sociologia* (*Le legge psicologica e sociali rispetto alle leggi naturali*), fasc. II-III, 1904 ; *Revue Philosophique* (*De la possibilité des sciences sociales*), oct. 1905.

(pp. 4-6). « Le naturalisme dans la société est la contre-partie de l'anthropomorphisme dans la nature » ; or, « s'il est vrai... que les sciences de la nature n'ont pu faire de progrès sensibles avant d'avoir été *désobjectivées*, il paraît d'autant plus vrai que les sciences sociales et psychiques n'arriveront à rien avant qu'elles n'aient été *dénaturalisées* » (p. 25).

Il est impossible, à moins de se cantonner dans l'étude des sociétés primitives où l'homme est façonné par le milieu, où le progrès est nul ou à peine sensible, de nier l'initiative individuelle. Il faut faire une distinction, sans les opposer absolument, — car elles se pénètrent, — entre la phase biologique et la phase éthico-sociale des sociétés. Pas plus que la société primitive n'est composée de « gens réfléchis, capables de se conduire eux-mêmes », la société civilisée n'est, ou plutôt ne sera composée d'« hommes irréfléchis, biologiques » (p. 40). Il se produit une métamorphose de la société naturelle en société éthique. Les sociétés dites actuellement civilisées sont dans la période de transition, en pleine crise. « Les individus réfléchis sont encore une minorité et la majorité est encore composée d'hommes plutôt instinctifs, violents, capricieux, au point qu'ils justifient pour longtemps encore cette fatalité sociale suspendue au-dessus de leur tête. Ainsi, on est en droit de dire que la réflexion est encore un élément négligeable dans le déterminisme social, parce que c'est l'irréflexion, la nécessité naturelle inconsciente, qui domine dans la société même civilisée » (p. 40). Les théories qui posent dans la société un déterminisme mécanique, les théories qui affirment l'indépendance de l'individu sont également erronées. La solution de l'antinomie, c'est la conception d'un déterminisme social, spécifique, procédant de la réflexion même des individus : or, ce déterminisme, s'il n'est pas encore réalisé, se prépare et s'essaye. Telle est la thèse générale.

Dans la première partie de son ouvrage, M. Draghicesco fait, malgré tout, de la sociologie objective. Il cherche à dégager une loi morphologique, le *processus du développement social* (pp. 43-44); mais c'est pour en faire apparaître les effets psychologiques. Le sens de ce processus lui paraît être l'*intégration*, ou augmentation de la société en volume, en densité, en mobilité et complexité (p. 67). Cette intégration aboutit elle-même à rendre l'homme « souple, indéterminé, malléable et réfléchi ». L'individu

tend à être *tabula rasa*, à s'affranchir de l'hérédité (p. 68) ¹. Ainsi la société forme peu à peu l'être psychique ; et la psychologie, c'est de la sociologie. — Or, sans doute, on peut concevoir une psychologie historique qui étudie le développement psychique de l'homme en société. Mais cela ne prouve point qu'on ne puisse légitimement constituer une psychologie de l'homme en tant qu'être humain. Dire qu'il s'affranchit de l'hérédité n'est juste que dans une certaine mesure. Ne développe-t-il pas des virtualités originelles à mesure qu'il devient plus capable de réflexion ? Notre auteur établit une sorte de solution de continuité entre l'être biologique et l'être psychique et, d'autre part, il ne distingue pas l'être psychique de l'être moral : la morale est tout entière une création de la société, soit ; mais en peut-on dire autant de la raison ? Par contre, M. Draghicesco nous paraît dans le vrai quand il fait ressortir le caractère propre des lois morales ou, comme il dit, éthico-sociales : elles sont en formation, elles sont contingentes. Elles diffèrent des lois de la nature qui sont un aboutissement et qui, par conséquent, sont fixes. Les lois morales ne constituent que « des velléités de lois », de simples aspirations : elles commandent ce qui doit être, au lieu de constater ce qui est ; à la limite du devenir social seulement, elles seront des lois ².

Dans la seconde partie, M. Draghicesco insiste sur *les rapports entre la psychologie et la sociologie* (pp. 112-271), et il fait un effort méritoire pour consolider les affirmations du premier livre, pour tirer l'être psychique tout entier de la société, pour établir que « la psychologie est une science sociale comme la morale », pour ébaucher la « psycho-sociologie » (p. 270). Il reprend la thèse de Comte et il exagère des indications de M. Durkheim (p. 128). « La conscience ne peut être le produit que du milieu

1. « Avec l'augmentation du volume et de la densité sociale, la rigidité organique, produit des conditions permanentes du milieu physique, doit céder et on arrive ainsi à cette *tabula rasa* des philosophes, sur laquelle les circonstances et les conditions de la vie sociale, les rapports des hommes vivant en société organisée construisent la personnalité consciente, spirituelle, c'est-à-dire raisonnable, qui devient le support, le résumé et l'agent du déterminisme social. Le milieu social, ajouté au milieu cosmique, crée et greffe l'être spirituel, l'intelligence, sur l'être biologique, création du milieu cosmique. En un mot, le conscient et le raisonnable apparaît en même temps que la *non-hérédité* des qualités acquises, c'est-à-dire avec l'hérédité sociale. » *Le problème du déterminisme social*, p. 85.

2. Nous avons exprimé des idées analogues dans notre *Avenir de la philosophie*. Voir pp. 363 sqq.

social, exclusivement. ... Continuer à considérer l'esprit comme contemporain de la vie, en faire comme une qualité naturelle de la vie, ... c'est comme si on refusait de distinguer la matière vivante et la matière brute, sous prétexte qu'on ne peut pas préciser où commence la vie, où finit la matière brute. Dire que la conscience est une qualité naturelle de la vie, ce serait dire aussi que la vie est une qualité naturelle de la matière. *Cela est vrai dans un sens général*... La supériorité de l'esprit humain, par rapport à celui des animaux, tient à ce que la société humaine est infiniment plus étendue, compliquée, variable, mobile, que les sociétés animales » (pp. 148, 149, 150). — Mais il faudrait expliquer comment la société des hommes s'est constituée.

La faculté discriminative et l'activité synthétique qui sont le fondement de la conscience reposent sur les conditions sociales. (On aurait pu croire le contraire.) « Le ciment qui lie les diverses parties de notre moi *n'est pas en nous*, mais dans nos relations avec nos semblables, et ... la continuité de notre moi réside dans la continuité de nos rapports avec eux. ... Si le milieu social est *en quelque sorte fermé*, et si la mobilité des individus qui le forment ne comporte pas de déplacements trop multiples ou trop brusques, si l'individu peut trouver là un appui et s'il peut comme s'en reposer sur le milieu social, *le moi est par là solidement établi* » (pp. 183, 184). Mémoire, abstraction, volonté, toutes les facultés psychiques sont un produit et un raccourci des fonctions sociales. En somme, « la pensée de la société est chose primaire » et la pensée de l'individu en dérive¹. M. Draghicesco, ici, va plus loin que M. Durkheim, ou, du moins, il pousse intrépidement aux dernières conséquences : la société est une réalité qui, non seulement domine l'individu, mais le crée. Et on se demande, plus encore qu'à propos des travaux de l'école de M. Durkheim qui parfois offrent des hésitations ou des restrictions, — si tout l'être psychique dérive de la société, — d'où dérive elle-même « cette énergie sociale, primordiale, qu'ont les sociétés de se concentrer et de s'intégrer » (p. 174), laquelle est productrice de la conscience individuelle ; on se demande comment peut être dans le tout ce qui n'est pas — même en germe — dans les éléments² ?

¹ 1. Voir tout le résumé, pp. 263-271.

² 2. Voir, dans le précédent numéro, notre article sur *Les progrès de la sociologie religieuse*, notamment pp. 39-40.

La troisième partie est consacrée à l'étude de *la conception sociologique du génie* (pp. 272-337). M. Draghicesco y veut déterminer le rôle maximum de l'individu. Il lui accorde beaucoup, en apparence du moins ; et il semble, ici, suivre les traces de Tarde : si l'on y regarde de près, on en vient à une appréciation toute contraire.

Et d'abord, M. Draghicesco confond le génie et le pouvoir, qui, pourtant, ne coïncident pas toujours : « Le génie est le pouvoir dont dispose un individu humain sur ses semblables, pour les former et les transformer » (p. 280). Il y a le génie politique (général, homme d'État), le génie économique (capitaliste, entrepreneur, inventeur), le génie artistique et le génie scientifique. Tous les hommes de génie ont ce caractère commun d'être tels par l'autorité et le prestige. Or le prestige et le pouvoir, ils le tiennent de la société elle-même. M. Draghicesco s'attache paradoxalement à réduire au néant ce génie dont il prétend illustrer le rôle. Le mérite qui crée le prestige consiste uniquement à synthétiser la vie collective. Notre auteur assimile de façon bizarre le capitaliste enrichi par ceux qu'il exploite, et qui synthétise la vie collective en la « dérivant » sur lui, au député élu par ceux dont il représente les idées. L'un et l'autre sont des génies. Et, d'autre part, il n'établit aucune différence entre le génie scientifique et l'esprit encyclopédique : « Les mérites du savant doivent être plutôt négatifs. L'objectivisme de la science exige que le savant s'efface devant les faits, à la façon d'un véritable appareil mécanique enregistreur » (p. 315). Les artistes, les poètes sont une sorte de « capitalistes, qui accumulent, dans leur âme, la sensibilité de leur époque, et, pour l'avoir accumulée et exprimée ensuite, ont influencé ce public et ont acquis la renommée, la gloire » (p. 292). « ... On devient Schiller, Victor Hugo et Darwin de la même façon qu'on devient un grand homme politique, un grand président de République de nos jours » (p. 316). Le génie est purement réceptif, et le pouvoir qu'il détient représentatif. On est d'autant plus génial qu'on est plus *tabula rasa* : en cela l'homme de génie devance la fin du devenir social (p. 299).

Nous arrivons ainsi à ce paradoxe suprême que le génie exclut « toute aptitude marquée » (p. 300). C'est le hasard qui choisit parmi les individus. Le hasard d'un moment d'attention peut décider de toute une vie, du succès et du pouvoir (p. 303). Il n'y a

pas de qualités innées. Tout au plus la persévérance, l'effort, l'ambition jouent-ils un rôle dans la réussite : or, ce sont des qualités acquises (p. 313). « *Évidemment*, l'homme qui doit donner son nom à une théorie scientifique ou à un chef-d'œuvre est choisi par les circonstances, au mépris des qualités innées ou acquises, tout comme est choisi le grand capitaliste ou l'homme politique » (p. 316). « Le génie..., comme la raison, vient à la suite de l'œuvre, au point qu'on pourrait dire que c'est l'œuvre qui est la cause du génie, et non pas que le génie est la cause de l'œuvre » (p. 322).

— M. Draghicesco, quand il insiste sur le rôle du hasard, des circonstances, de la naissance, sur le *bonheur*, sur la *chance*, semble ne pas s'apercevoir que, tout comme l'innéité, le hasard, poussé à l'extrême, est en contradiction avec sa théorie du génie représentatif¹.

Considéré dans le cours de l'histoire, le génie apparaît bien comme un pur « résultat », comme un effet du processus d'intégration sociale. S'il était un « instinct », le progrès ne pourrait être régulier, continu, à moins qu'il n'y eût harmonie préétablie entre les lois de l'histoire et celles de l'hérédité physiologique (p. 296). En fait, il y a des lois historico-sociales de la manifestation du génie : « Le génie peut être exprimé en fonction de la prépondérance politico-sociale de la société où il apparaît. ... Le génie est toujours le produit d'un cercle, d'une école, d'un groupe composé d'hommes qui ont beaucoup d'affinités avec lui. ... L'essence des vrais grands hommes est d'origine universelle parce qu'ils accumulent et font germer et fleurir la vie de leur société, qui, elle-même, suçait la vie des autres sociétés, dont l'infériorité rendait possible sa prépondérance » (pp. 306, 308, 309).

On peut prévoir des progrès qui démocratiseront de plus en plus le génie. Le grand homme sera nommé au vote, ou tiré au sort, — ce qui sera un moyen de « méthodiser le hasard ». Mieux encore, il y aura un roulement (p. 323). Le représentant de la foule ne fera qu'en réaliser les vœux explicites : « Il n'est pas impossible de concevoir les contours, la composition et les lignes principales d'une grande toile, consacrée, célèbre, débattues en assemblée et décidées par consultation de chacun et de tous » (p. 318). — Mais,

1. Il y a, d'ailleurs, çà et là, des contradictions, quelque flottement. Ex., p. 315 : « À côté de ces conditions (de milieu), les qualités personnelles, innées, acquises, perdent *presque* toute leur importance. »

le jour où tout homme en vaudra un autre, on peut dire, à volonté, que tout le monde alors aura du génie ou que le génie aura disparu.

C'est la société, nous dit M. Draghicesco, qui fait l'individu ; elle fera, quelque jour, les individus identiques, tous réfléchis, tous conscients de la loi qui s'impose à eux. Mais, en attendant, le grand homme, en même temps qu'il exprime la société, agit sur elle. Il est le créateur du déterminisme social. « Les génies, aussi bien que les démocraties et les despotes ¹, sont un processus de *nivellement social* » (p. 336). M. Draghicesco, dans les pages où il fait cet aveu contradictoire, laisse bien voir qu'il confondait, en donnant le génie pour un pur « résultat », le présent et l'avenir égalitaire qu'il conçoit. Le rapport, le rapport actuel de la société et de l'individu ne se trouve pas éclairci, précisé dans son livre, comme on s'y attendait. L'Introduction nous déclarait que la civilisation se forme, que les sociétés sont en pleine crise, qu'elles ne sont pas encore morales, que les individus qui les composent sont loin d'être tous également réfléchis et raisonnables. La conclusion de l'étude sur le génie semble restituer quelque valeur provisoire à la personnalité. Tout l'effort intermédiaire est destiné à annihiler l'individu, à faire des individus des sortes d'appareils enregistreurs, indifférenciés, de la pensée sociale.

Très riche en connaissances variées et en détails ingénieux, l'ouvrage, dans son ensemble, est déconcertant, incomplètement digéré. — M. Draghicesco met en relief le rôle de la conscience réfléchie, de la pensée, du génie, dans la vie sociale ; il oppose avec une grande vigueur aux lois mécaniques de la nature l'évolution psychologique de la société. Il isole même à l'excès la pensée de ses conditions biologiques ; et, comme certains théoriciens allemands qu'il cite, au parti-pris objectiviste il substitue un parti-pris subjectiviste. Mais, d'autre part, il lie indissolublement la pensée aux conditions sociales, il veut que l'individu soit une création et une expression de la société. Bien qu'il reproche à M. Durkheim de

1. Le despote n'est donc pas un génie, malgré son pouvoir ?

chercher trop à formuler, en sociologie, des lois objectives et de ne pas faire sa part à la volonté raisonnable de l'individu, ce sont les idées de M. Durkheim qu'il pousse à outrance, qu'il réduit à l'absurde. L'individu perd toute réalité propre ; mais ni la réalité sociale, ni son processus de développement, ni le déterminisme rationnel où elle tend ne se trouvent expliqués. On n'a pas rendu le tout plus intelligible quand on a fait des éléments un simple reflet de ce tout ¹.

HENRI BERR.

1. Il est fâcheux que, dans un travail aussi sérieux, on ait à relever un très grand nombre de fautes d'impression. Bien des noms d'auteurs, des titres d'ouvrages — surtout en langue allemande — sont défigurés dans les notes. Deux exemples : au lieu de *Dilthey*, *Dithley*, pp. 4, 5, 21, 88, 135, 212... ; au lieu de *Dichtung und Wahrheit*, l'ouvrage de Goethe, *Dicylung und Oearthkeit*, p. 290.